

Je suis honorée ce soir¹, de vous présenter mon témoignage après ce film. J'espère que je parlerai pour tous les enfants du Rwanda. Mais avant, j'aimerais vous inviter à observer un instant de silence, pour tous les rwandais morts dans cette tragédie.

....

Je disais donc, que je suis honorée ce soir, de parler devant vous du Rwanda, 4 jours avant la première visite du Président français au Rwanda, première visite depuis le génocide, et au moment où la France et le Rwanda sont en train de reprendre leur relation diplomatique qui avait été interrompue depuis 3 ans.

Il y a deux choses que je refuse de comprendre : les ethnies rwandaises et le génocide rwandais.

L'ethnie des bruns et l'ethnie des blondes. Quand les bruns se marient avec les blondes, les enfants ont quelle ethnie ? C'est tout simplement une aberration humaine, une histoire de fous. Dans l'histoire du Rwanda, on dit qu'avant que les belges ne figent les ethnies dans les cartes d'identité, les gens bougeaient régulièrement d'une ethnie à l'autre, selon qu'ils étaient riches ou pauvres. Les ethnies étaient donc au départ une notion de classe sociale. Les bourgeois d'un côté et les paysans de l'autre. On disait même que le roi pouvait donner l'ordre de confisquer les vaches d'un riche bourgeois qui avait démérité pour une raison ou l'autre. Les gens passaient pour une raison ou une autre d'une classe sociale à l'autre.

Nous ne nous disons pas tout, et pourtant nous avons intérêt à tout nous dire. Dès qu'il s'agit de parler devant le témoin, nous nous livrons à une sorte de concurrence, pour que seul notre point de vue soit entendu. Et pourtant il y a des choses que nous nous disons uniquement dans notre langue.... C'est comme si l'attitude du colonisé vis-à-vis du colonisateur nous poursuivait. Comme si nous avions envie de ranger le plus fort de notre côté. Et le plus fort, le colon, il continue à arbitrer de son siège. Ça a changé, on ne parle plus de colonisation, on parle de coopération. Pour ouvrir une parenthèse au cadre sordide qui nous réunit ce soir, j'ai même vu des gens qui rédigeaient les projets de coopération en fonction de la ligne budgétaire du bailleur de fonds. Un exemple : nous connaissons nos besoins, mais comme le bailleur de fonds a décidé cette année de financer uniquement les projets liés à l'exploitation du sous-sol, nous mettons de côté le projet de route qui était pourtant vital, et nous mettons en priorité celui du coltan (Pour ceux qui ne connaissent pas, le coltan est un minerais précieux dont on se sert notamment pour fabriquer les téléphones portables, et qui est présent dans le sous-sol rwandais, mais surtout dans le sous-sol congolais), pourvu qu'il nous fasse parvenir les subventions. Même si l'état des routes n'est pas bonne, ce n'est pas grave, nous achetons de gros véhicule 4x4 et ceux qui ont des petites camionnettes et voitures n'ont qu'à se débrouiller. Vous pensez bien que si la femme du haut de la colline a besoin d'aller accoucher à l'hôpital, elle ne viendra pas nous emprunter le gros 4x4. Que nous avons d'ailleurs en général en ville. Il y a plus de vie en ville, et avec un 4X4 on arrive partout. Alors pourquoi aller se terrer au fin fond de la campagne, et priver ainsi nos enfants de la possibilité d'aller dans les grandes écoles de la capitale? J'ai honte de lever ce voile devant vous, mais c'est la vérité que je connais en tant qu'économiste rwandaise.

Pour en revenir à ce que nous nous disons et que nous ne disons qu'entre nous, je trouve que les rwandais ont besoin de se parler entre eux, avec ou sans témoin, mais de se parler avec la volonté de construire quelque chose ensemble. Le deuil, la justice, le pardon, le respect, ce sont des choses qui se construisent. Ce sont des choses qu'on ne commande pas avec des mitraillettes. Si on arrive à imposer un semblant de respect avec les armes, on construit des châteaux sur le sable. On pourrait

¹ Lors de la soirée de présentation du film documentaire « **D'Arusha à Arusha** » par la Ligue des Droits de l'Homme Deux-Sèvres au cinéma du Moulin du Roc le 22 février 2010.

avoir un moment de relâchement d'attention. Ou alors on pourrait tenir longtemps l'attention, mais par la force de la nature, un jour on disparaîtra. Qu'aurait-on laissé à nos enfants ?

Quelle mémoire voulons-nous transmettre à nos enfants ?

J'ai lu beaucoup de livres. Un de mes passe-temps préférés, c'est la lecture. Et je lis souvent les témoignages des gens qui écrivent par devoir de mémoire. Des initiatives louables. Je salue le courage de toutes ces personnes. Et je remercie vivement tous les rwandais qui ont mis sur papier leur témoignage. Cela m'a permis de lire l'histoire du Rwanda à partir d'autres points de vue que le mien.

Ce film est sans nul doute un documentaire très bien fait. C'est la première fois que je me rends virtuellement dans une salle d'audience. Et pourtant j'ai travaillé pendant un temps pour Avocats Sans Frontières, une organisation non gouvernementale belge qui appuyait le Rwanda en matière de justice dans un état de crise, où il n'y avait plus suffisamment de magistrats, pas assez d'avocats, etc. Ainsi, en 1997, lorsque les premières condamnations à mort eurent lieu, je travaillais pour cette organisation qui faisait venir des avocats en renfort, des avocats venus parfois pour 3 semaines, des 4 coins du monde, pour plaider auprès des génocidaires ou auprès des rescapés. Je me souviens de ce procès qui donc prononça les premières sentences à mort. L'avocat d'un célèbre condamné a enfilé ses très beaux boubous pour passer devant les caméras de la télévision venus le rencontrer dans les locaux d'Avocats Sans Frontières, où je travaillais. Et quand les journalistes lui ont demandé ce qu'il avait fait pour son client, il a répondu : « je lui ai conseillé de se repentir, c'était la seule chose à faire ». Quand je regarde les films policiers, ou que je lis les journaux sur les crimes et délits, j'entends souvent l'avocat qui parle de l'enfance de son client, des conditions de vie qui expliquent ce crime ou ce délit. Mais cet avocat, venu pour 3 semaines, qui avait eu juste le temps de parcourir des centaines de pages du dossier qui venaient d'être traduits du kinyarwanda au français pour lui, qui avait eu à peine le temps de rencontrer son client, je me demande ce qu'il aurait pu effectivement faire d'autre que de conseiller à son client de se repentir. Mais quand on parle de justice pour des accusations aussi graves que l'attentat à la vie des autres, surtout quand ça a été fait à une si grande échelle, je m'interroge sur les personnalités des personnes impliquées. J'ai envie de savoir. Non pas pour moi, mais pour que la justice soit réellement un moyen d'arrêter ces cycles de violence qui ont mené jusqu'au génocide.

En même temps je m'interroge sur la personne qui fait la loi ? J'aimerais savoir où se trouve l'homme juste ? Comment rendre justice quand on n'a même pas fait le deuil ? Quelle justice rend-on quand on a de la colère, de la haine ? Et sinon quel sens a la justice pour nous ? Est-ce vraiment la justice que nous revendiquons ? Ou est-ce la vengeance ? Dans la coutume rwandaise, lorsqu'une famille perdait un être cher, les amis et connaissances arrêtaient le cours de la vie pour venir rendre un dernier hommage à la personne qui est partie. Ensuite, en fonction des possibilités de se libérer plus ou moins longtemps, des amis proches venaient rester auprès de la famille endeuillée. Ils dormaient sur place, ils préparaient à manger, ils s'occupaient des vaches et d'autres urgences, et surtout ils s'assuraient de mettre de la chaleur, car une famille endeuillée a toujours froid. Et ceux qui ne pouvaient pas rester toute la journée et qui avaient la possibilité de venir le soir après le travail, ils passaient avec de la bière et des cadeaux à partager avec la famille éprouvée, ils restaient longtemps à veiller autour de la famille éprouvée. Et cela durait au moins 9 jours, plus dans certaines familles et dans certaines régions. Dans certains coins du pays, on ne se lavait même pas pendant cette période

de deuil. On ne balayait pas la cour non plus. On évoquait des souvenirs, souvent autour du disparu. On parlait de tout et de rien. On racontait parfois mille fois les mêmes histoires.

Puis venait un jour où la famille éprouvée s'éveillait de sa torpeur, et décidait de faire face à ses responsabilités, à savoir libérer les gens qui étaient venus rester pour le soutien moral, mais aussi donner la permission de se laver, de faire le ménage, de retourner à la vie normale. Ce jour-là, les gens se lavaient, mettaient leurs plus belles tenues, ils sortaient à boire et à manger pour tout le monde, ils annonçaient officiellement la fin du deuil, ils se redonnaient la permission de rire, ils avaient à nouveau la permission d'acclamer après un discours. Et la vie, même si elle ne revenait pas instantanément, au moins on lui ouvrait officiellement la porte. La vie revenait, avec le temps et la volonté.

N'avons-nous pas intérêt à mettre ensemble nos histoires, et reconstituer l'histoire, et nous donner l'occasion de faire chacun le deuil des siens ?

Qu'appelons-nous justice ? Expression de la douleur ? Vengeance ?

ou Responsabilité ?

Qu'est-ce que la responsabilité ?

Est-ce reconnaître ses péchés et demander pardon ? A la manière de certaines églises ? On reconnaît ses péchés devant qui ? On demande pardon à qui ?

A Dieu, dans une petite salle devant un prêtre qui donne l'absolution ?

Aux hommes à qui on a ravis les femmes ?

Aux parents à qui on a ravi les enfants ?

Aux enfants à qui on a ravi l'enfance ?

On associe parfois justice à réparation. Qu'est-ce qu'on peut réparer dans un génocide ? Peut-on rendre la vie aux morts ?...

Quelle est la meilleure façon d'honorer les morts ?

Et si on ne peut pas rendre la vie aux morts, peut-on aider les morts-vivants à finalement vivre ?

Comment alléger la douleur d'une maman qui porte ses enfants morts sur son dos ?

Peut-on aider à libérer les enfants d'aujourd'hui de l'histoire de leurs parents ?

Où se trouvent les limites des responsabilités ?

Et si les gens qui ont tué refusent d'avouer leurs crimes ? Et s'ils avouent leurs crimes ? Et s'ils sont tous tués ? Et s'ils sont tous mis en prison ?

Avons-nous le droit de conditionner la vie de nos propres enfants au fait que les autres refusent d'endosser leurs responsabilités ?

Quelles sont nos responsabilités dans l'histoire de l'humanité ?

Peut-on répondre à ces questions de façon collective ? Ou avons-nous besoin d'y répondre chacun individuellement ? Ou comptons-nous sur les politiciens pour prendre les responsabilités à notre place ? --- ironie : ces gens qui ont tué, par ce qu'ils avaient entendu dire à la radio qu'il fallait tuer... par ce qu'ils avaient l'habitude d'obéir à l'autorité---- Avons-nous un libre arbitre ? Souhaitons-nous construire, une société plus juste, où nos enfants vivront libres et égaux ?

Pendant un temps qui m'a semblé une éternité, j'ai vu les rwandais exhiber des drapeaux de leurs partis politiques. J'ai suivi à la radio les nouvelles sur les accords de paix à Arusha. J'ai tant attendu le jour où les rwandais auraient signé un accord de paix, et que tous les exilés auraient le droit de rentrer, de s'installer comme des rwandais, d'avoir le droit d'aller et de revenir à leur guise, d'avoir enfin leur place au soleil des mille collines. Le jour qui aurait mis fin à cette guerre fratricide, commencé le premier jour du mois d'octobre, en 1990. Pendant ce laps de temps qui m'a semblé une éternité, j'ai appris que mes propres frères avaient été tués à coups de machette, et jetés dans une rivière. J'ai assisté à l'enterrement d'une de mes meilleures amies assassinée par un coup de massue frappé sur sa tête, par ce qu'en face de chez elle, un chef d'un parti politique avait été tué par des inconnus, et qu'on suspectait que ces inconnus étaient des agents du FPR, et comme mon amie avait des traits fins, elle a été tuée en représailles... J'ai vu la mort et la désolation, dans des gares routières en pleine capitale, en plein jour, suite à des grenades lancées par des inconnus... J'ai vu la même horreur au milieu d'un marché. Ma voisine a perdu son mari, ses enfants ont perdu leur père, qui est tombé dans une embuscade...

Puis est venue la nuit noire du 6 avril 1994. J'ai entendu l'ordre de couvre-feu donné au milieu de cette nuit noire d'avril 1994. Au milieu des fusillades, en pleine journée du mois d'avril, je suis sortie de ma maison, je me suis mise à courir avec un enfant dans le dos, un thermos de bouillie dans une main, un enfant derrière moi. Je suis passée comme cela, à travers une pluie de balles. J'ai trouvé refuge dans des toilettes puantes. J'ai vu des milliers de morts, jonchés le long des routes de la capitale rwandaise.

J'ai passé d'innombrables barrières tenues par des hommes et des femmes qui étaient pleins de tellement de rage que leurs yeux étaient tout rouges. J'ai vu des couteaux pointus bien aiguisés menacer de me transpercer. Et à chaque barrière passée, je n'étais pas sûre de passer la suivante.

Et à ce moment-là, au moment où la mort était sans doute le plus proche de moi, j'ai pensé à mes enfants, avec qui j'étais. Et en un éclair, j'ai vu ce que je ferai plus tard, si j'ai la vie sauve. J'ai ardemment souhaité que si jamais je venais à mourir, que la famille qui accueillerait mes enfants soit une famille bienveillante. D'autres mamans ont certainement formulé ce vœu. Je me dis que si toutes les familles avaient été accueillantes, il n'y aurait pas eu de génocide.

Voilà POURQUOI mon engagement est de faire en sorte que tout le monde ait la chance d'être bon, d'être bienveillant.

Le jour où il y aura la justice, je demanderai que cette justice prenne la peine d'informer le monde entier sur toutes les raisons qui font qu'un homme cherche la mort de son voisin, ou la mort d'un inconnu. Et alors je saurai comment déployer mon engagement avec précision. Je pense aussi qu'avec cette information capitale, d'autres personnes de bonne volonté sauront comment orienter leur engagement.

Depuis quelques mois, je suis sortie de derrière l'écran. Je suis sortie du rôle du spectateur. Je participe. A la tête de l'association Ubuntu, je fais mes premiers pas pour prendre ma part de responsabilité dans l'histoire. Et mes atouts, c'est vous tous qui avez envie de donner un coup de pouce à la vie, pour qu'il y ait plus d'humanité dans ce monde. Ubuntu est un mot du kinyarwanda, la langue parlée notamment au Rwanda mais aussi dans la région autour du Rwanda. Ce mot veut dire « l'essence de l'humain ». Ubuntu veut aussi dire « la générosité ». Je sais qu'il y a ici des gens qui ont envie de participer. Si vous voulez sortir de derrière l'écran, l'association Ubuntu vous ouvre ses portes pour que vous alliez à la rencontre des rwandais. Partez comme cette famille proche, qui va assister une famille amie éprouvée, dans son processus de deuil. Partez avec l'esprit ouvert, car il y a beaucoup à faire, beaucoup à voir aussi. Les besoins sont énormes. Partez-y avec l'association Ubuntu en amis. Parfois votre seule présence permettra aux rwandais de se sentir non seulement reconnus dans leur douleur, mais aussi compris, de prendre conscience qu'ils existent... Vous n'avez pas besoin de partir tous physiquement là-bas. Mais en vous rapprochant de l'association Ubuntu, vous trouverez qu'il existe plusieurs manières d'être là-bas, et vous prendrez ce qui vous convient. Croyez-nous, il y a quelque chose de chouette à faire là-bas, ensemble.

Ici en France, nous envoyons nos enfants séjourner dans les familles allemandes, nous accueillons dans nos familles les enfants des allemands. Et pourtant il n'y a pas 100 ans que ça s'est passé, ici.

Et quand on parle du Rwanda, il y a parfois des commentaires du genre « C'est encore trop tôt... il faudra plusieurs générations ». Plusieurs générations pourquoi ? Plusieurs générations sans rien faire ? Et ici cela fait combien de générations depuis 1914 ?

La plupart des écrits sur l'histoire du Rwanda donnent l'impression que l'histoire commence avec la révolution rwandaise de 1959 et le début des massacres ethniques. A mon avis, on ne parle pas suffisamment des raisons pour lesquelles il y a eu cette haine et cet acharnement à tuer ceux qui se reconnaissent eux-mêmes comme étant des frères.

Aujourd'hui, c'est devenu langage courant « les enfants des génocidaires », « les enfants des rescapés du génocide ». J'ai même lu dans un livre sans doute écrit au moment d'une grande douleur, que les enfants des génocidaires sont eux-mêmes des génocidaires ! Je crois que l'auteur voulait plutôt dire que les enfants des génocidaires risquent d'être eux-mêmes des génocidaires... Les ethnies sont devenues « les génocidaires », et « les rescapés du génocide ». Est-ce là l'héritage que nous voulons vraiment transmettre à nos enfants ?

On parle beaucoup de devoir de mémoire. Moi je dirai qu'il faut surtout la guérison des mémoires. Pour une maman qui a perdu ses enfants, le deuil est long à faire. Pour toute personne qui a des enfants ou qui prétend avoir des enfants, la guérison des mémoires, voilà à mon sens, le travail qu'il nous faut, et de toute urgence.

Nous n'attendrons pas 100 ans pour libérer nos enfants de cette chaîne que nous avons hérité de nos parents qui eux-mêmes l'avaient hérité de leurs parents, depuis des générations. Nous voulons que nos enfants vivent librement leur vie. Si les autres ne veulent pas prendre leurs responsabilités, ce n'est pas grave. Nous, nous avons décidé de prendre nos responsabilités. Par ce que nos vies, ce n'est pas dans 100 ans que nous les vivrons. C'est maintenant que ça se passe. Pour nous comme pour tout le monde. Nous n'avons pu rien faire pour empêcher le génocide, mais nous avons pris conscience que nous pouvons faire quelque chose, en prenant nos responsabilités, en agissant, en posant des actes concrets, en prenant des engagements courageux.

Le prospectus présentant l'association Ubuntu, ainsi que mon témoignage sur CD, sont disponibles à la sortie.